

LES COURANTS LITTÉRAIRES

Naturalisme et symbolisme

Deux choses occupent l'intelligentsia européenne à partir de la fin du XIX^e siècle et depuis l'émergence des thèses freudiennes. L'Orient d'abord... Depuis Chateaubriand et Nerval au moins, il est considéré comme la source pure à laquelle il faut puiser pour régénérer une littérature européenne dégradée en jeux de salons, vains et compliqués. Les théories de la personnalité ensuite, réfractées dans les conceptions du moi.

Littérature et psychologie sont aussi liées que littérature et religion.

Depuis 1870, la France a toujours eu de grands poètes. Par deux fois la poésie a enflammé la jeunesse, incandescence qui correspond à deux moments mais aussi à deux courants bien identifiés : le symbolisme et le surréalisme. Dans le Paris littéraire de l'immédiat après-guerre, la question qui agite tous les esprits reste celle de la mort du symbolisme et plus encore de sa succession.

Mais la succession implique de prendre en compte le classicisme. Depuis le début du siècle, des esprits modérés comme Gide et ses amis s'interrogeaient sur ce que pourrait être le classicisme des temps modernes, qui assimilerait les apports du symbolisme et prendrait en charge les aspects nouveaux du monde. En écrivant *La porte étroite* Gide rompt avec le symbolisme sans rien ouvrir de nouveau.

Hegel avait fait de ces mouvements dans l'histoire des « fonctions de l'art » trois moments vrais et vrais tous ensemble. Le symbolisme témoignerait ainsi pour le contenu, toujours transcendant une forme sensible qui pourtant nous le livre. Le classicisme signifierait la possession de la matière par la forme et le romantisme la transcendance de l'esprit sur toute forme.

Mais dans l'histoire, ils apparaissent à des moments différents et leurs manifestations sont variées.

La première période symboliste a commencé vers 1885. Selon Marcel Raymond, (*De Baudelaire au Surréalisme*) à la source de l'activité des poètes de la génération de 1885, il y avait trois choses: le sens de la vie profonde de l'esprit, une certaine intuition du mystère, et surtout, la volonté de saisir la poésie en son essence¹.

Paul Valéry est celui qui traduit l'alliance du symbolisme et du classicisme.

Dix ans plus tard, l'affaire Dreyfus va sensiblement modifier l'atmosphère intellectuelle et morale de cette période. Les débuts de la seconde période sont contemporains de l'Armistice de 1918. C'est celle du surréalisme, même si ce nom ne correspond qu'à un certain groupe d'écrivains. Autour de 1928-1930, les mots d'ordre ont changé de manière suffisamment substantielle pour que le Surréalisme, sans être rejeté dans l'ombre pour autant, ait perdu de sa force de rayonnement (étroitement liée au demeurant à la personnalité « contagieuse » de son leader André Breton). Côté Naturalisme, on commence à s'en fatiguer dans les années 1880, du moins en France, – mais il n'a jamais totalement convaincu les écrivains méditerranéens – et à rêver vaguement d'idéal.

En 1889, Jules Huret mène sa fameuse enquête sur la fin du Naturalisme et le *Mercur* de France est fondé. Deux groupes poétiques sont fondés : les décadents et les symbolistes. Seul le second va perdurer. Symbolisme est d'ailleurs un mot vague, inventé par Jean Moréas, comme les principes de l'école. A la suite de Verlaine, il s'agit de reprendre à la musique son bien, de se montrer sensible aux nuances, aux parfums, aux sons, aux correspondances secrètes entre les choses, de libérer le vers de toute contrainte formelle et de maintenir la poésie en état de révolution permanente. Ils sont de lointains héritiers de Baudelaire. De fait, les esthétiques s'opposent et parfois télescopent certains traits caractéristiques.

¹ Raymond (M.), *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 49.

Le dadaïsme

Un courant nihiliste se développe qui inquiète les esprits. En France, il s'annonçait dès 1912 et se prolonge avec le dadaïsme fondé en 1916 à Zurich.

« *Le dadaïsme fit appel à l'inconscient, agita les mots, refusa la logique et détruisit la syntaxe. Dada ne se définit pas. C'est un mouvement de révolte, de négation, de destruction, entrepris à la suite de Tristan Tzara, par des jeunes gens comme Francis Picabia et Georges Ribemont-Dessaignes, révoltés contre le monde où ils vivaient* »².



On interprète aujourd'hui le dadaïsme comme une innovation et une libération. La tendance générale interprétait alors la révolte dadaïste comme une banqueroute générale des valeurs spirituelles et comme une inquiétude des élites à garder leur tête et leur cœur dans des circonstances exceptionnelles. Cette inquiétude et ce désastre intellectuel, inscrits de manière indélébile dans leur subconscient, devaient inciter les futurs dadaïstes à rejeter tout un système de pensée. Dans certains cas, on considérait qu'il portait témoignage de la bêtise anarchique de leur époque. C'est le moment où Duchamp, « le plus pur des dadaïstes » invente le *readymade* qu'il envoie en 1917 aux expositions New-Yorkaises. La vulgate de l'art moderne en fait le père de la révolution du goût du XXe siècle. Non sans humour, Jean Clair, qui lui a consacré un livre, ajoute : « *sans qu'on sût trop ce qui lui venait d'Alphonse Allais et ce qui l'apparentait à Ravachol ou à Kropotkine* »³.

Jacques Maritain n'a pas moins d'humour. Pour lui, c'est à une entreprise de transmutation que se livre M. Duchamp, l'étincelle en lui a combiné l'ironique concept d'une formule de transmutation, en même temps qu'une obsession à demi sarcastique de la machinerie et des machinations d'ingénieur, une élaboration extrêmement soignée, une patiente préparation d'ébauches et d'essais bien calculés, pour aboutir à la production de quelque mythe obscur et sophistiqué, tel ce mythe de la "machine célibataire", hautement représentatif de notre temps sans nul doute, qui a séduit l'imagination de certains de mes amis épris de merveilles hermétiques ».

Dans les années soixante, il jouait aux échecs à New York. On s'obstine à le vénérer dans les milieux artistiques contemporains.

Si l'on ne voit dans le mouvement dada qu'un scandale parisien aux mauvaises manières, on ne peut rien comprendre à la crise morale intense des années 20 et au refus de servir qui a généré de nouveaux mots d'ordres, y compris en esthétique. Marcel Raymond voit deux sources au dadaïsme : l'une aux États-Unis avec Marcel Duchamp et Francis Picabia, l'autre à Zurich avec Tristan Tzara. Il en ajoute une troisième constituée par un groupement de jeunes écrivains venant de faire paraître une revue intitulée *Littérature*.

La critique littéraire est particulièrement riche au cours de cette période. En 1909, paraît la *NRF*, – elle vient en son temps – fondée par quelques esprits distingués : André Gide, Jacques Copeau et Jean Schlumberger. Dirigée à partir de 1919 par Jacques Rivière, Jean Paulhan lui succède. A la même époque, apparaissent la *Revue des Deux Mondes*, *Le Mercure de France*, *la Revue de Paris*, et à partir de 1920, la *Revue universelle* qui s'intéressait davantage à la politique et à l'histoire qu'à la littérature, mais elle fut fondée par Jacques Bainville, un historien. A la mort de Bainville, Massis en prit la direction. Mais les voies sont déjà ouvertes... La guerre de 1914 n'a pas causé de révolution décisive dans le mouvement général de la littérature. Les idées, les modes, les façons de penser et de

² Kleber Haedens, *Histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, p. 329.

³ Jean Clair, *Sur Marcel Duchamp et la fin de l'art*, Gallimard, Art et artistes, 2000, p. 9.

vivre qui ont donné leur style et leur couleur aux vingt années fiévreuses de l'entre-deux-guerres se trouvaient déjà fortement préparées dans la période facile d'avant-guerre. À partir de 1920, on ne verra se faire aucune expérience qui n'ait été tentée entre 1900 et 1913. C'est pourquoi les nouveaux écrivains, malgré leur apparence d'originalité, ne font que parcourir avec une ardeur toute neuve des voies largement ouvertes.

Les thèmes préférés de 1920 sont exactement ceux de 1910.